

Lui, il ira là où elle ne peut être, en France. Le prince Borghèse a conservé un laissez-passer établi par Louis XVIII. Il suffit d'en demander le renouvellement qu'on ne peut lui refuser. A son tour de le faire savoir à Pauline, et de préparer son départ, en regrettant de devoir quitter, fût-ce momentanément, sa ville, son palais et ses chevaux.

Il semble que Camille ne mesure pas l'inébranlable volonté de Pauline de reprendre sa place d'épouse légitime. Il ne peut d'ailleurs même pas l'imaginer, tant elle s'est toujours employée à le tenir éloigné d'elle. Il ne peut non plus imaginer qu'elle puisse saisir le pape Léon XII et lui demander son arbitrage... ce qu'elle fait, appuyée par de nombreux cardinaux qui plaident sa cause.

La décision est sans appel. Le pape ordonne au prince Camille Borghèse de se conduire selon les règles de la chrétienté. De ne plus vivre séparé de son épouse légitime, la princesse Pauline Borghèse, de l'accueillir en leur palais et de vivre en paix devant Dieu !

La famille Borghèse se doit d'être un exemple pour tous.

Camille ne peut qu'accepter une telle injonction. Non sans marquer ses réticences et ses conditions. Il renonce à son voyage, mais n'envisage pas une seconde de se séparer de sa cousine qui enchante ses jours et ses nuits.

Il accepte de se réconcilier avec sa femme Pauline et de la rappeler auprès de lui à Florence... à condition qu'elle y vienne seule, sans ses gens de maison, ni autres courtisans.

Pauline arrive donc seule à Florence. Ce qui en étonne plus d'un... et d'abord Camille. Mais il va vite s'apercevoir que la Pauline d'aujourd'hui n'est plus la Vénus d'hier.

A Florence, si l'hiver se termine, le printemps est encore très froid, humide aussi.

Le visage affreusement pâle, très amaigrie, les traits tirés, Pauline reprend sa place d'épouse. Une épouse docile, douce et gentille, comme jamais son mari ne l'a connue.

Camille sent que quelque chose s'est rompu en elle. La maladie, certes, fait son œuvre mais la vie aussi n'est plus là... comme si elle ne voulait plus prolonger son cours.

Pauline résiste. Elle demande à Camille de l'amener au théâtre, d'organiser quelques réceptions, se conduisant en véritable hôtesse, au bras de son mari, un mot gentil pour chaque invité.

Mais elle se fait de plus en plus lourde au bras de Camille. Elle souffre, sans se plaindre, jamais.

Le prince comprend... Il ne lui refusera plus rien. C'est avec élégance qu'ils se promènent ensemble sur le Corso.

En ce mois de mai 1825, la santé de la princesse Borghèse va de mal en pis. Les jours se succèdent, la maladie prospère un peu plus chaque jour. La tumeur se développe avec des douleurs stomacales atroces.

Pauline ne sort plus que très rarement. Elle reste au palais, là, avec ses souffrances, ses douleurs abdominales, ses vomissements... et ses souvenirs.

Elle se revoit petite fille sur le bateau qui l'amenait en France, à Marseille avec ses sœurs et à Paris, ville qui l'a faite Reine avant d'être Altesse. Viennent maintenant les lauriers roses et les bals de Saint Domingue, où elle brillait dans de féériques toilettes. Son jeune corps, qui était alors parfait, admiré, jaloué, ondoyait de réception en réception.

Puis il y a eu Rome et de nouveau Paris avec ses appartements, ses demeures et ses châteaux, luxueusement décorés, meublés avec faste et magnificence. Tout lui était permis, c'était le temps des folies !

Aujourd'hui, ce temps qu'elle aimait tant, ne l'aime plus. Elle écrit à son frère Louis, son préféré après Napoléon.

« Je suis toujours fort mal. Et plus mal que lors de ton départ. Je ne fais que vomir et souffrir, ce n'est plus qu'une ombre. On travaille à renouveler les pavés de la rue, il n'y a plus moyen d'y tenir par le tapage affreux que cela donne. Le prince va louer une villa, à un mille d'ici, où j'irai passer tout le mois de mai... Impossible, dans l'état où je suis, de penser à ma villa de Lucques. »

Camille a accepté ce dernier caprice... avec gentillesse, pour qu'elle puisse vivre ses derniers jours comme elle l'a souhaité, dans une affection conjugale retrouvée.

Il l'emmène au calme, à Sesto, au nord de Florence.

A la fin du mois, elle demande à retourner à Montughi, ce quartier aux jardins admirablement fleuris, sur lesquels s'ouvre le printemps.

Les forces de Pauline déclinent encore. Torturée par ce mal qui la ronge, elle n'a jamais autant souffert mais ne se plaint pas. La vie est encore là. Avant de rejoindre Napoléon, il faut penser à ceux qui vont rester. Tant qu'il est encore temps !

La princesse fait venir son notaire, Antoine Chelli, pour lui dicter son testament. Personne ne sera oublié : sa famille, ses amis, Camille... Chacun recevra une part de sa fortune, jusqu'à ses gens de maison qui l'ont accompagnée toutes ces années durant.

Un don pour chacun, son affection pour tous.

Il lui reste la force de signer son testament et de conclure :

« Je meurs au milieu des cruelles et horribles douleurs d'une longue maladie que j'ai supportée avec résignation et en vraie chrétienne. Je meurs, sans avoir nul sentiment de haine ni d'animosité contre qui que ce soit, dans les principes de la foi et de la doctrine de l'Eglise apostolique et romaine, et dans les sentiments les plus pieux et les plus résignés. »

Voilà. Tout est fait. Tout est bien.

Pauline n'a plus d'amertume pour quiconque. Elle n'est plus qu'amour... Comme elle l'a toujours été !

Elle n'a plus d'animosité non plus. Même envers ceux qui ont endormi l'étoile qui l'a toujours guidée.

Elle pense fortement à ce frère qu'elle aime avec tendresse et fidélité... qui lui a tant donné et qui encore, aujourd'hui, lui montre le chemin.

De tous, c'est Napoléon qui mérite le mieux. Elle part comme lui, héroïque dans ses souffrances.

Pauline Borghèse s'est éteinte doucement,
le jeudi 9 juin 1825, à 13 heures.

EPILOGUE

A son dernier jour, en présence de cinq témoins Pauline dicta son testament à M^e Antoine Chelli. Seul son frère Jérôme était présent. Elle n'oublia personne, ni sa famille – à l'exception de Joseph dont la fortune était immense – ni ses amis, du plus haut dignitaire au plus humble serviteur. Elle nomma ses exécuteurs testamentaires : son mari le Prince Camille Borghèse et le Cardinal Augustin Rivarola.

Puis elle conclut :

« Je déclare que je ne veux pas être exposée dans les appartements, ainsi que c'est la coutume, mais je désire être embaumée et conduite à Rome, où est mon domicile, pour être déposée dans l'église Sainte-Marie-Majeure, dans la chapelle Borghèse. Je crois, en faisant ce testament, faire une chose juste. »

A 13 heures, Camille lui ferma les yeux.

« Les témoins de ses derniers moments m'assurent, écrivit plus tard l'épouse de son frère Jérôme, Catherine de Wurtemberg, reine de Westphalie, qu'elle a été exemplaire et par sa résignation et par son grand courage, s'occupant de toutes ses dispositions avec un calme vraiment héroïque, et cela frappe d'autant plus que lorsqu'on a connu Pauline dans l'éclat de sa beauté, tenant à toutes les futilités de ce monde, on voit combien l'approche de l'éternité peut opérer de changements. »

Le corps de Pauline fut solennellement transporté à Rome. Son frère Louis arriva trop tard, croisant le convoi funéraire entre Viterbe et Arezzo. Le 11 juin, le cercueil fut descendu dans le tombeau des Borghèse à Sainte-Marie-Majeure.

Pauline repose dans la chapelle Borghesiana, entre les papes Paul V Borghèse le magnifique et Clément VIII Aldobrandini le pieux. Une épitaphe énumère ses titres et qualités.

Mais Pauline n'est pas vraiment à Rome, dans cette crypte glacée...

Elle reste pour toujours dans cette villa Borghèse où le sculpteur Canova l'a immortalisé nue, dans sa beauté éternelle.

Elle reste pour toujours cette aimante frivole mais toujours fidèle à un seul homme, son frère l'Empereur.

Pauline... à qui l'on pardonne beaucoup parce qu'elle aima beaucoup.

